**Anne Hébert** (1916-2000)

**Kamouraska** (1970)

*Chapitre II*

 ...Mme Rolland se redresse, refait les plis de sa jupe, ajuste ses bandeaux. Va vers la glace, à la rencontre de sa propre image, comme on va vers le secours le plus sûr. Mon âme moisie est ailleurs. Prisonnière, quelque part, loin. Je suis encore belle. Tout le reste peut bien crouler autour de moi. Une certitude me soutient au milieu des pressentiments de la peur et de l'horreur des jours. Un homme. Un seul homme au monde, perdu. Être belle à jamais pour lui. L'amour me lave à mesure. Il chasse toute faute, toute peur, toute honte.

 M. Rolland voit une image triomphante s'avancer dans la glace. Sa femme lui apparaît telle qu'en lui-même se dresse la mort, transfigurée, tout au long des nuits ...de cauchemars. L'homme se fait plus petit encore. Il enfonce sa tête dans ses épaules. Se fait lisse et vulnérable, tout son être désossé, sans défense. Une huître hors de sa coquille. Seuls les yeux veillent, pointus, avec quelque chose qui ressemble à de la haine.

 Il demande du sucre pour prendre ses gouttes. Elle assure que ce n'est pas encore le moment. M. Rolland réclame Florida. Il fait la moue, sa lèvre inférieure tremble comme celle d'un enfant qui va pleurer. Il a peur. Il supplie qu'on appelle Florida. La voix calme de Mme Rolland précise qu'il est deux heures et demie du matin. Florida dort à cette heure-ci. Les paroles de Mme Rolland, nettes, irréfutables, sonnent dans la nuit. Comme un arrêt de mort. Florida dort, les enfants dorment, le monde entier est hors d'atteinte. Il n'y a que cette femme. M. Rolland est seul, livré au pouvoir maléfique de sa femme qui, autrefois, a... Il supplie qu'on réveille Florida.

 – Tu es fou. La pauvre fille reprend son service à six heures. Elle a besoin de sommeil. Ne t'inquiète pas, j'irai chercher le sucre moi-même. Ce n'est pas encore l'heure de ton médicament.

 M. Rolland regarde l'heure à la pendule sur la cheminée. Encore quatre heures avant que Florida n'apparaisse dans la porte, maigre et efficace, un sourire béat sur sa face ingrate.

 « Monsieur a bien dormi ? Venez que je vous débarbouille un peu. Et puis il ne faut pas oublier vos petits besoins. »

 Avec Florida on peut être soi-même, malade et répugnant, épouvanté et résigné, plaintif et injuste. Tandis qu'avec Élisabeth...

 – Tu veux boire ? Tu as besoin de quelque chose ?

Il ne faut pas que je boive une seule gorgée quand elle est là. Non. Rien quand elle est là. Elle me tuera. Surtout qu'elle ne me prépare pas mes gouttes elle-même ! Voir le sucre se mouiller, se teindre peu à peu, pendant que cette femme presse le compte-gouttes. Non, non, je ne le supporterai pas. Plutôt mourir tout de suite.

 Quelle femme admirable vous avez, monsieur Rolland. Huit enfants et une maison si bien tenue. Et puis voici que depuis que vous êtes malade la pauvre Elisabeth ne sort plus. Elle ne quitte pas votre chevet. Quelle créature dévouée et attentive, une vraie sainte, monsieur Rolland. Et jolie avec ça, une princesse. L'âge, le malheur et le crime ont passé sur votre épouse comme de l'eau sur le dos d'un canard. Quelle femme admirable.

 – Je t'en prie. Va chercher Florida.

Mme Rolland sait qu'il ne faut pas contrarier les malades. Plutôt essayer de les intéresser à autre chose, comme les enfants.

 – Tu veux que je te fasse la lecture ?

Mme Rolland fouille parmi les livres empilés sur la table de chevet. M. Rolland désigne un livre.

 – Tu vois là, les *Poésies liturgiques* ? La page marquée d'un signet ?

 Jérôme observe le visage de sa femme. Celle-ci a ouvert le livre, à la page marquée. « Jour de colère, en ce jour-là. » Un passage est souligné, d'un trait de crayon. « Le fond des cœurs apparaîtra – Rien d'invengé ne restera. »

 Feindre de ne rien comprendre des manigances du petit homme, appuyé sur cinq oreillers de plumes. « Le fond des cœurs apparaîtra. » Parle pour toi, le fond de ton cœur, à toi, livré, retourné comme un vieux gant troué. Ainsi tu n'as jamais cru à mon innocence ? Tu m'as toujours crainte comme la mort ? Découvrir cela après dix-huit ans. Me menacer de vengeance éternelle. Te réfugier sous les paroles du livre saint. Jérôme me regarde par en dessous, surveillant l'effet de ses pointes. Je suis ta femme fidèle ! Fidèle ! Depuis dix-huit ans. Innocente ! Je suis innocente ! Ta suspicion. Toi si bon. Le sol se dérobe sous mes pieds. Mais tu n'en sauras rien. Tu n'as aucune prise sur moi. Ne rien donner de soi. Ne rien recevoir. Que les époux demeurent secrets, l'un à l'autre. À jamais. Amen.

 – Pourquoi souris-tu comme ça ?

 – Pour rien. C'est nerveux. La fatigue sans doute...

Monsieur Rolland, votre femme se fatigue. Il est trois heures du matin. Vous ne pouvez exiger que la pauvre créature veille encore, partage avec vous l'insomnie, jusqu'au point du jour !

 – Je t'ai déjà demandé d'aller chercher Florida. Comme ça tu pourrais aller dormir en paix.

 Du sucre, du sucre, il faut du sucre. C'est l'heure de votre médicament, monsieur Rolland. Il ne faut pas dépasser l'heure prescrite. C'est grave, cette agitation qui s'ébranle dans votre poitrine. Il faut la conjurer à temps, sans cela vous êtes perdu, monsieur Rolland. Le désastre se prépare. Un petit retard de rien du tout dans votre respiration et votre cœur suffoquera. Fera des sauts de carpe, hors de l'eau. Votre sang tout entier n'arrivera pas au cœur. Une carpe demande de l'air. La vie ! Vous allez étouffer, monsieur Rolland. Du sucre, du sucre ! Vos gouttes !

 - Je descends chercher du sucre.

Cette voix paisible. M. Rolland arrache les boutons de son col de chemise. Sa face ruisselle. Mme Rolland se penche sur lui ; ses seins rebondis, sous l'étoffe du corsage étroit. Elle essuie le visage suant de son mari. Sa voix inaltérable dit :

 – Ça ne sera rien. Ne t'inquiète pas. Je cours chercher du sucre.

À quoi bon réclamer Florida ? Un mot de plus et la provision d'air sera épuisée dans la cage de votre cœur. Cet amas de broussailles dans votre poitrine, ce petit arbre échevelé où l'air circule avec tant de peine. Il ne faut plus puiser d'air dans ce buisson qui devient sec. Ne pas appeler Florida. Supplier des yeux seulement. Les gouttes, les gouttes...

 Élisabeth est sortie de la pièce en courant.

**Une saison dans la vie d'Emmanuel**

(Marie-Claire Blais)

(*Une nuit de deux frères*)

1. À ta place, je dormirais un peu, dit le Septième (mais lui-même craignait le sommeil imprudent qui le ramènerait à l'orphelinat), le sommeil est nécessaire à tout le monde.
2. Pas à moi, dit Jean Le Maigre, c'est du temps perdu. Tiens, je devrais écrire des poèmes.

Il voyait déjà le titre : *Poème obscur écrit sur le dos de mon frère pendant son sommeil irréprochable*. Le Septième s'éloignait maintenant, il longeait les murs de l'orphelinat, il suivait les indications que lui montrait le directeur, d'un doigt cruel : *Trois jours sans pain et sans eau — Défense de tousser — Il n'est pas permis de bouger au lit — Nous ne sommes pas responsables des enfants perdus — Pour les puces corridor de droite mais enlevez d'abord votre chemise.*

 Le Septième allait choisir le salon des puces, quand il sentit le genou de Jean Le Maigre qui glissait entre ses jambes.

— Nous ferions mieux d'aller nous confesser tout de suite, demain matin, dit le Septième, qui se hâtait d'enlever sa chemise, tandis que Jean Le Maigre poussait Pomme de l'autre côté du lit.

1. Dépêchons-nous avant qu'ils ne se réveillent, dit Jean Le Maigre, ces égoïstes-là nous envieraient trop !
2. Maintenant, je n'ai plus froid, dit le Septième, qui appréciait les chaudes caresses de son frère, mais qui ne pouvait se défendre de pousser des petits aïe ! plaintifs au souvenir des coups de la journée sur son corps endolori, par la joie comme par la peine. Soudain : « *Non, défense de toucher à mon derrière*, il brûle comme un brasier ! Aïe... Aïe... »
3. Si tu continues à te plaindre comme une petite vierge des bois, dit Jean Le Maigre, je vais réveiller Pomme, lui au moins ne parle pas en même temps...
4. Non, ne le réveille pas, dit le Septième, désireux que se répètent toute la nuit l'activité douce et brutale de Jean Le Maigre et son insouciante caresse qu'il interrompait de poèmes, d'histoires étranges, laissant le Septième à la dérive, mais le retrouvant à un moment ou l'autre sans lui demander la permission.

Jean Le Maigre avait une telle habitude du corps de son frère, qu'il lui arrivait de l'oublier, et de lui tourner brusquement le dos en parlant d'autre chose. Auprès de ce vieux camarade, négligeant jusqu'à ses plaisirs, décontenancé mais patient, le Septième feignait de dormir, ou cachait sa déception.

1. Nous irons nous confesser à la première heure de l'aube, dit Jean Le Maigre, qui avait déjà l'eau à la bouche, à l'idée de dire ses fautes au curé, et je sais te surveiller de près pour ne plus que tu recommences, dit Jean Le Maigre, ni seul, ni avec d'autres. Rappelle-toi que c'est une mauvaise habitude... La preuve, c'est qu'Héloïse ne le fait pas, ni Grand-
Mère, ni Anita, ni Aurélia, etc. Il serait temps que tu penses à te corriger, et moi aussi avant l'heure de ma proche mort. Les anges du paradis vont me faire de graves reproches. Je dirai que c'était pour avoir un peu de chaleur, que malheureusement mon pitoyable frère m'a souvent induit en tentation et que les poètes goûtent *à la débauche.*
2. Tu n'as pas pensé à ma pauvre âme, dit Jean Le Maigre, en tirant vers lui la tête de Pomme qui glissait vers le vide, tu ne penses qu'à toi, dit Jean Le Maigre, c'est honteux.
3. Ce n'est pas le bon exemple qui t'a manqué pourtant, poursuivait Jean Le Maigre, indifférent à la nerveuse jambe du Septième qui s'étirait contre la sienne.
4. L'écume monte de plus en plus, dit le Septième, dans un souffle, ce n'est pas le...

Jean Le Maigre se tut un instant, car coulait à ses doigts la dernière caresse mouillée du Septième.

1. Eh bien, reprit Jean Le Maigre, qui maîtrisa vite un petit frémissement, nous avons bien travaillé, malgré le peu d'espace que nous ont laissé ces égoïstes. Nous les récompenserons. Demain soir, nous leur laisserons la place et nous irons sous le lit. Maintenant, répare la catastrophe, il ne faut pas scandaliser notre grand-mère par nos traces funestes. Remets ta chemise, où est la mienne au juste ?
2. J'aimerais beaucoup me confesser tout de suite, dit le Septième, qui résistait mal au sommeil, et qui voyait danser les flammes de l'enfer sur le mur.
3. Moi aussi, dit Jean Le Maigre, même à cette heure de la nuit, nous devrions faire une visite chez des gens vertueux : cela t'apaiserait et te permettrait de ne pas descendre en enfer, dès cette nuit. Nous devrions visiter Héloïse. Ce bon exemple nous ferait du bien.

Ce qu'ils firent aussitôt en sautant du lit.

**Louky Bersianik** (1930-2011)

***L’Euguélionne*** (1976)

900. Vous croyez encore, femmes de la Terre, que vous êtes au Catalogue des Valeurs une valeur marchande stable et que l’Homme pour vous avoir, doit vous acheter et vous payer comptant ou à tempérament.

Vous croyez encore que l’amour n’a rien à voir avec la justice.

 Vous croyez encore, femmes de la Terre, que l’injustice où vous croupissez est une bonne valeur d’échange contre l’amour qu’on exige de vous. Vous croyez que l’amour s’échange avec l’injustice. Vous croyez que l’amour vous dispensera de la haine.

901. Vous croyez que l’injustice vous apportera l’amour, femmes de la Terre.

902. Vous croyez, Hommes de la Terre, que la femme est encore à vendre et qu’il existe une monnaie pour vous l’approprier.

Vous croyez que le corps de la femme ne lui appartient pas en propre et que vous pouvez faire des lois pour l’empêcher d’en prendre une possession concrète.

 Vous croyez que vous pouvez faire des lois qui vont jusqu’à légaliser le viol du moment que vous le commettez sur la personne de vos femmes légitimes. À femme légale, viol légal, telle est votre éducation juridique.

 Vous croyez que vous pouvez faire des lois interdisant le viol et qu’ensuite vous pouvez tranquillement ne pas les appliquer.

 Vous croyez qu’il suffit de condamner deux pour cent de ces viols pour vous sentir quittes des quatre-vingt-dix-huit autres pour cent.

903. Femmes de la Terre, pourquoi vous soumettre à des lois qui ne vous concernent pas ?

904. Vous n’appartenez à personne. Vous vous appartenez.

 Votre corps est ultime. Il est initial et ultime. Vous n’en aurez jamais d’autre.

 Il est ultime et unique. Vous n’en avez jamais eu d’autre, quelles que soient les formes qu’il ait prises avant aujourd’hui.

 C’est votre nu original.

905. Le corps Humain, quand il est nu, est un ensemble magnifique, qu’il soit femme ou qu’il soit Homme.

 Qu’il soit Homme ou femme, il a de quoi donner et de quoi recevoir. Et c’est cela qui le rend magnifique.

 S’il est Homme, il a aussi de quoi violer le corps d’un autre être Humain et cela seul devrait le rendre doux et sur ses gardes car le viol est presque un meurtre.

 S’il est femme ou enfant, il a aussi de quoi être violé par un être Humain et cela seul devrait le rendre vigilant à connaître sans tarder toutes les techniques de *self-defense*. Car le viol est presque un assassinat sur sa personne.

**Nelly Arcan** (1975-2009)

***Putain*** (2001)

Oui, la vie m’a traversée, je n'ai pas rêvé, ces hommes, des milliers, dans mon lit, dans ma bouche, je n'ai rien inventé de leur sperme sur moi, sur ma figure, dans mes yeux, j'ai tout vu et ça continue encore, tous les jours ou presque, des bouts d'homme, leur queue seulement, des bouts de queue qui s'émeu­vent pour je ne sais quoi car ce n'est pas de moi qu'ils bandent, ça n'a jamais été de moi, c'est de ma putasserie, du fait que je suis là pour ça, les sucer, les sucer encore, ces queues qui s'enfilent les unes aux autres comme si j'allais les vider sans retour, faire sortir d'elles une fois pour toutes ce qu'elles ont à dire, et puis de toute façon je ne suis pour rien dans ces épanchements, ça pourrait être une autre, même pas une putain mais une poupée d'air, une parcelle d'image cristallisée, le point de fuite d'une bouche qui s'ouvre sur eux tandis qu'ils jouissent de l'idée qu'ils se font de ce qui fait jouir, tandis qu'ils s'affolent dans les draps en faisant apparaître çà et là un visage grima­çant, des mamelons durcis, une fente trempée et agi­tée de spasmes, tandis qu'ils tentent de croire que ces bouts de femme leur sont destinées et qu'ils sont les seuls à savoir les faire parler, les seuls à pouvoir les faire plier sous le désir qu'ils ont de les voir plier.

Et ce n'est pas ma vie qui m'anime, c'est celle des autres, toujours, chaque fois que mon corps se met en mouvement, un autre l'a ordonné, l'a secoué, un autre a exigé de moi de prendre le pli, agenouillé en petit chien ou béant sur le dos, mon corps réduit à un lieu de résonance, et les sons qui sortent de ma bouche ne sont pas les miens, je le sais car ils répon­dent à une attente, au souhait de ma voix qui bande, de ma fente rendue audible pour que des queues s'y abîment, pour qu'elles se perdent dans mes gémis­sements de chienne lâchés exprès dans le creux d'une oreille, et j'ai parfois du plaisir, je ne peux pas dire le contraire, j'en ai toujours lorsque ma voix parvient à me convaincre, lorsque dans mes cris percent çà et là du naturel, du spontané, un chant qui croise quelque chose comme un coup bien placé, une pensée au bon moment, l'impression d'être là pour de vrai, pour de bon, pour mes pères, mes professeurs, mes incarna­tions du savoir-pourquoi-faire-vivre, d'être là pour la jouissance de mes prophètes qui traverse mon corps de putain et qui me rend la mienne.

Et je ne saurais pas dire ce qu'ils voient lorsqu'ils me voient, ces hommes, je le cherche dans le miroir tous les jours sans le trouver, et ce qu'ils voient n'est pas moi, ce ne peut pas être moi, ce ne peut être qu'une autre, une vague forme changeante qui prend la couleur des murs, et je ne sais pas davantage si je suis belle ni à quel degré, si je suis encore jeune ou déjà trop vieille, on me voit sans doute comme on voit une femme, au sens fort, avec des seins présents, des courbes et un talent pour baisser les yeux, mais une femme n'est jamais une femme que com­parée à une autre, une femme parmi d'autres, c'est donc toute une armée de femmes qu'ils baisent lors­qu'ils me baisent, c'est dans cet étalage de femmes que je me perds, que je trouve ma place de femme perdue.

Et pendant ce temps de me donner à qui veut payer, je m'occupe à ce qui me rend femme, à cette féminité qui fait ma renommée, d'ailleurs je ne fais que ça, dans ce domaine je peux affirmer que je réus­sis, et ça ne résulte pas tant d'une pratique ni d'une technique mais d'une souplesse infinie que j'ai et qui m'avale lorsqu'elle n'est pas supportée par les coups ou les caresses, oui, je dis que la féminité est une sou­plesse qui n'en finit plus et qui sur lui-même, pour lui-même, sans rien à faire tenir, cœur inutile mais plein.

Et il suffit de quelques jours pour créer une habi­tude, quelques mois à putasser ici et là avec monsieur tout le monde dans un meublé sur Doctor Penfield où je me rends chaque matin ou presque, de deux ou trois clients pour comprendre que voilà, c'est fini, que la vie ne sera plus jamais ce qu'elle était, il a suffi d'une seule fois pour me trouver prise dans la répétition d'une queue dressée sur laquelle je bute encore, ici dans cette chambre, le petit soldat mécanique qui n'a pas la notion des murs, qui continue sa marche vers la mort même tombé sur le côté, les pieds dans le vide, mais quelle ténacité, et quelle conviction, et là tou­jours je poursuis ma jacasserie, dans ma tête, dans les larmes sans tristesse qui glissent sur les queues qui fouillent ma gorge, dans l'attente de l'orgasme et même après, dans l'âpreté du sperme que je n'ai pas su ne pas prendre dans ma bouche, il faut bien que je fasse mon travail, d'ailleurs le plus souvent rien n'annonce la décharge, ils font le mort, ils font comme s'ils n'attendaient plus rien, comme s'ils y renonçaient pour un plaisir plus durable, et ça arrive toujours dans ces moments morts, lorsqu'ils sont morts, sans bruit ni secousse, à ma grande joie tout de même car c'est fini, ça marque la fin de tout, la gymnastique, la feinte, les larmes, la souplesse, et quelquefois je dois le faire une deuxième fois, de préférence une sodomie, alors on me caresse pour me préparer, du bout des doigts ou avec la langue, et je ne peux que céder car ni la perspective de la douleur ni celle du dégoût ne saurait renverser chez eux la certitude du plaisir que j'y trouve, et je dis non et ils disent oui, et je dis ça fait mal et ils disent j'y vais doucement, tu verras, ça fait du bien, mais oui c'est vrai, ça fait du bien, ça fait mal doucement, et que vaut cette presque douleur à côté de leur joie, qu'est-ce qu'avoir mal lorsqu'on est moi, qu'est-ce que vouloir, penser ou décider lorsqu'on est pendue à tous les cous, à toutes les queues, les pieds dans le vide, le corps emporté par cette force qui me fait vivre et qui me tue à la fois, et si je ne sais pas crier ni gesticuler en dehors du lit, en dehors de la demande, alors peut-être des mots, ces mots pleins de mon cri qui pourront les frapper tous, et plus encore, le monde entier, les femmes aussi, car dans ma putasserie c'est toute l'humanité que je répudie, mon père, ma mère et mes enfants si j'en avais, si je pouvais en avoir, j'allais oublier que je suis stérile, incendiée, que tout le sperme du monde n'arriverait pas à éveiller quoi que ce soit en moi...

**Nancy Huston** (1953)

***Professeurs de désespoir*** (2004)

*UN DÉJEUNER CHEZ WTTTGENSTEIN*

 Au théâtre de l’Athénée-Louis-Jouvet, le 6 mai 2003, j'assiste à une représentation d'une pièce de Thomas Bernhard. La salle est comble, l'a été pendant toute la durée des représentations. Qui sont ces spectateurs ? D'âges divers, l'air sympathiques, ce sont comme moi des Blancs bien nourris et pas trop mal éduqués, désireux de se montrer « dans le coup »... Suspendus aux lèvres des comédiens, ils suivent chaque réplique de ces dialogues qui, pour moi, sont d'un ennui consternant. Pourtant, de toutes les personnes dans la salle, je suis sans doute l'une des mieux renseignées sur le contexte de la pièce : j'ai visité la ville de Vienne, je sais à quoi renvoient les mots de « Josef'strasse » et de « Steinhof »...

 N'empêche que, tout au long du premier acte – un échange interminable entre deux sœurs, l'une plus antipathique que l'autre – je suis *pétrie* d'ennui. Ces femmes incarnent la petite bourgeoisie conformiste et paresseuse ; elles sont tournées en dérision par les mots qui sortent de leur propre bouche. Surgit enfin, au début du deuxième acte, le héros de la pièce : leur frère Wittgenstein/Worringer. Un homme furibard, caustique. Un énergumène. Il éructe, attaque, se moque de tout, parfois avec brillant. Le public est aux anges.

 L'homme plonge les mains dans le saladier rempli de salade, faisant mine de se les laver. La salle éclate de rire. Il s'essuie les doigts sur la nappe – ah ! bien fait pour elles, les sœurs stupides, qui ont changé trois fois de nappe pour lui faire plaisir ! Il fracasse des assiettes et les sœurs se lamentent – « Oh mon Dieu ! la porcelaine de grand-mère ! » Il jubile : bien fait pour elles, connasses, attachées comme elles le sont aux objets matériels, aux vieilleries, à l'héritage familial.

 Tonnerre d'applaudissements, à la fin... Puis chacun rentre chez soi, rejoint le monde où les liens comptent, où les objets sont symboles porteurs d'amour et de mémoire, où la courtoisie traduit le respect d'autrui, et où un malotru puéril de la trempe de Worringer serait sèchement et fermement mis à la porte.

 Nous devenons schizos, mes amis. Dans le quotidien, nous tenons les uns aux autres, suivons l'actualité avec inquiétude, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour préserver et renforcer les liens. En tant que lecteurs ou spectateurs, au contraire, nous encensons les chantres du néant, prônons une sexualité aussi exhibitionniste que stérile, et écoutons en boucle la litanie des turpitudes humaines.

 À quoi est dû cet écart grandissant, à l'orée du XXIe siècle, entre ce que nous avons envie de vivre (solidarité-générosité-démocratie) et ce que nous avons envie de consommer comme culture (transgression-violence-solitude-désespoir) ?

 « L'homme (...) est bon et mauvais, disait George Sand. Mais il est quelque chose encore : la nuance, la nuance qui est pour moi le but de l'art. »

 La littérature contemporaine aurait-elle renoncé à ce but-là ?

 Et si oui, pourquoi ?